

Autour de Laura Cadieux

Patricia Belzil

Number 89 (4), 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16554ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belzil, P. (1998). Autour de Laura Cadieux. *Jeu*, (89), 175–178.



PATRICIA BELZIL

Autour de Laura Cadieux

On néglige souvent à tort, lorsqu'on propose une adaptation, le rôle crucial du titre, oubliant que celui-ci, modifié, autorise passablement de libertés. Car changer le titre, ne serait-ce que légèrement, c'est annoncer d'emblée qu'on se distancie de l'œuvre originale. Une adaptation devrait toujours être porteuse d'une vision personnelle et mériter sa signature, mais celle qui se donne un titre bien à elle affirme haut et clair son autonomie. Bien sûr, une adaptation très « pure », dont *le Dîner de cons* de Francis Veber est un exemple récent (rien n'est modifié, ni au texte ni à la structure, seules quelques séquences hors scène ayant été ajoutées), n'aurait aucune raison de s'appeler autrement. À l'opposé, certaines adaptations auraient tout à gagner de s'affranchir franchement de l'original en se coiffant d'un titre qui leur sied mieux. C'est le cas, à mon avis, du film de Denise Filiatrault, *C' à ton tour, Laura Cadieux*, une œuvre fort émancipée de son modèle.

Il ne faut pas grand-chose pour considérer le « roman » de Michel Tremblay comme un texte dramatique¹ ; écrit en 1973, il a d'ailleurs connu plusieurs adaptations pour la scène, et ce dès 1974. C'est le monologue

drôle et triste de Laura Cadieux, cette « grosse femme » qui, depuis dix ans, se rend chaque semaine chez le médecin pour un traitement d'amaigrissement et surtout, sans doute, pour tuer le temps en compagnie des femmes réunies dans la salle d'attente. Le monologue compte plusieurs dialogues rapportés, entrecoupés des réflexions de la narratrice, et raconte les anecdotes de la journée ; il était donc aisé, pour la scénariste, de « recréer » les scènes avec les nombreux personnages évoqués par Laura Cadieux. Or, bien que l'essentiel du roman ait été préservé, le ton et le sens ne sont plus les mêmes. L'œuvre y perd-elle ? La question ne se pose pas, à mon avis, car j'ai vu ce film non pas comme une adaptation à proprement parler mais comme une variation sur un personnage.

1. C'est ce que fait Micheline Cambron dans *le Monde de Michel Tremblay* (Éditions Jeu/Éditions Lansman, 1993) : l'article qu'elle y signe, « Le cycle centripète : l'univers infini des *Belles-Sœurs* », où il est question de *C' à ton tour, Laura Cadieux* (d'ailleurs daté de 1974 dans la table des matières, qui est l'année de sa première adaptation théâtrale par Claude Poissant), figurant dans la partie de l'ouvrage intitulée « Autres textes dramatiques ».

C' à ton tour,
Laura Cadieux

ADAPTATION LIBRE DU
ROMAN DE MICHEL
TREMBLAY ; SCÉNARIO ET
RÉALISATION : DENISE
FILIAIRAULT. PRODUCTION :
CINÉMAGINAIRE, QUÉBEC
(CANADA), 97 MIN.



Des complices de longue date : Denise Filiatrault et Michel Tremblay. Photo : Alliance Vivafilm.

toutes les ficelles du 7^e art pour accrocher son public et l'entraîner dans cet univers tremblayen, mi-burlesque, mi-sentimental. On se dit bien que la quête échevelée de madame Therrien (Pierrette Robitaille, bouffonne), dont on suit le chemin de croix tout au long du film, est d'un autre registre que les con-

Outre la distribution exceptionnelle qu'elle dirige de main de maître, comme toujours dans la comédie, le mérite principal de Denise Filiatrault est de s'être emparée de l'œuvre de Tremblay avec audace, en la transposant, d'abord, dans les années quatre-vingt-dix et en composant, à partir du monologue de Laura Cadieux, une structure narrative d'une journée, qui montre en parallèle cinq personnages (ou groupe de personnages) : Laura (Ginette Reno) et les femmes réunies chez le médecin (Renée Claude, Denise Dubois, Adèle Reinhardt, Mireille Thibault, Sophie Lorain) ; madame Therrien (Pierrette Robitaille) cherchant « Ti-gars » (Samuel Landry), le fils de Laura qu'elle croit perdu dans le métro ; madame Thibodeau (Sonia Vachon) qui baise dans la chambre froide avec le boucher (Denis Bouchard) ; la femme de celui-ci, Vovonne (Danièle Laurin), joueuse compulsive, qui remporte le gros lot au casino ; et Germaine Lauzon (Pauline Lapointe), chez elle, qui désespère de ne pas rentrer dans le « beau p'tit seize ans » qu'elle voulait étrenner pour aller « su'l docteur ». Tandis que Germaine Lauzon n'est qu'évoquée par Laura dans le texte de Tremblay, le boucher et la bouchère sont des inventions de la réalisatrice.

Avec ce premier film, Denise Filiatrault signe une comédie enlevée, au montage serré et rebondissant de raccords humoristiques. La Reine du *timing*, comme on se plaît désormais à l'appeler, a tiré profit de

confidences désespérées de madame Brouillette (Denise Dubois, douloureuse) à ses amies, par exemple ; mais ces ruptures de ton ne sont pas étrangères à la dramaturgie de Tremblay, où le tragique côtoie toujours le comique.

Quant à l'actualisation, elle soulève plusieurs questions. J'avoue que ce choix m'a laissé perplexe à certains égards, bien qu'il soit par ailleurs indissociable du sain processus d'appropriation effectué par la réalisatrice. Encouragée peut-être par la citation d'*Électre* d'Euripide² apparaissant en exergue au roman de Tremblay, cette dernière aura misé sur le caractère universel du personnage et de ses amies. Pour ma part, je me suis toujours demandé pourquoi on tenait tant à cette universalité des personnages de Tremblay³. Pourquoi ne seraient-ils pas avant tout des miroirs (très révélateurs, exceptionnellement dessinés, à n'en point douter) de leurs contemporains ? Dans le film de Denise Filiatrault, il est assez surprenant de voir comment ces personnages, que l'on a simplement parachutés

2. « Mais par où commencer mon accusation ? Comment la terminer ? Que mettre en son milieu ? »

3. Michel Tremblay semble y tenir aussi, au demeurant. Cela m'a agacée un peu dans le prologue de sa dernière pièce, *Encore une fois, si vous permettez*, particulièrement éloquent à cet effet : une longue énumération d'héroïnes de théâtre sont citées comme parentes de Nana, le personnage de la mère du narrateur, *alter ego* de l'écrivain. Sur la création de cette pièce, voir l'article de Louise Vigeant, « La naissance d'un écrivain », dans ce numéro.

dans les années quatre-vingt-dix, à deux décennies de leur création, détonnent comme des Étrusques égarées à la cour du Roi-Soleil... La langue qu'elles parlent est pour beaucoup, je crois, dans cet effet d'étrangeté. On ne parle plus, même dans les milieux populaires, comme il y a vingt-cinq ans. Ensuite, une bien triste condition féminine sous-tendait le monologue de Laura Cadieux, et en faisait la force, en écho à la révolte d'un grand nombre de mères de famille dans l'œuvre dramatique et romanesque de Tremblay. Or, ces femmes dont le mari ne doit surtout pas rentrer avant que le souper soit prêt et qui endurent le mariage comme un calvaire ne sont plus légion, heureusement ; c'est pourquoi on ne peut pas croire à la contemporanéité d'une madame Brouillette ou d'une Germaine Lauzon.

Par ailleurs, la xénophobie, que Denise Filiatrault a atténuée mais dont elle a laissé des traces chez Laura Cadieux, crée un malaise, aujourd'hui. Mais elle existe tou-

jours. Les Grecques qui attendaient chez le médecin dans le roman ont été remplacées par des musulmanes portant le hidjab ; ce sont elles, dans notre société pluriethnique, qui portent l'odieux de la différence et qu'on a du mal à accepter parmi nous en respectant les valeurs de leur culture et de leur religion. Chez Tremblay, la tirade de Laura Cadieux contre les « émigrés » qui puent et les Juifs qui sont si laids était assez excessive pour trahir une aliénéation, une fermeture sur soi associée à la haine des Anglais, encore considérés comme les dominateurs. Denise Filiatrault a atténué aussi la haine des « bonnes sœurs » qui, dans le roman, trahissait quant à elle une oppression récente. On ne voit plus personne, aujourd'hui, rire des religieuses : elles sont devenues si rarissimes dans la société, dépourvues de tout pouvoir, qu'on ne ressent aucunement le besoin de les ridiculiser, car on ne méprise que ceux qui ont un pouvoir sur soi. Ce n'était pas le cas en 1973, on le sait, la plupart des adultes ayant connu une éducation par les religieux. Michel Tremblay a souvent montré combien cette éducation très stricte, parfois abusive, a marqué ceux qui l'ont subie (il l'a puissamment illustré, entre autres, dans *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*).

En gommant la référence à ces oppressions, Denise Filiatrault a voulu vraisemblablement atténuer l'aliénéation de Laura Cadieux. L'amertume un peu fielleuse de Laura Cadieux s'est en partie résorbée, comme si le personnage (ô miracle de la transposition !) avait mûri, s'était assagi avec les années. On sent bien pourtant le dépit que lui procure son image physique ; elle conserve son franc parlé, mais il y a désormais chez elle une douceur enveloppante, maternelle. Avec « le p'tit », elle est plus aimante. Et, surtout, elle n'éprouve plus autant cette honte presque atavique des personnages de Tremblay, toujours

C'ra ton tour, Laura Cadieux,
un film de Denise Filiatrault.
Sur la photo : Mireille
Thibault (madame Gladu),
Denise Dubois (madame
Brouillette), Ginette Reno
(Laura Cadieux) et Adèle
Reinhardt (Lucille Bolduc).
Photo : Alliance Vivafilm.



conscients à l'extrême du regard des autres. La scène dans l'autobus traduit bien cette évolution. Après s'être engueulée avec le chauffeur pour ne pas payer le passage de l'enfant qui ne va pas encore à l'école, Laura va s'asseoir et perçoit ce sentiment bien connu de honte chez son enfant : « Tout le monde me regardaient. Le p'tit, lui, y s'était écrasé dans le coin de l'étebus, pis y r'gardait par le châssis. Y'a pas dit un mot jusqu'au boulevard Saint-Joseph. On arait dit... J'sais pas, mais on arait dit qu'y'avait honte⁴... » Dans le film, au contraire, le gamin et la mère chantent ensemble pendant le trajet, moment d'affection dépourvu de tout émoi par rapport à l'incident qui vient de se produire. C'est un personnage moins vulnérable que Denise Filiatrault propose, un peu comme si elle s'était donné comme mission de réhabiliter ces « grosses femmes ». Sans faire mine d'ignorer leur désir, à toutes, de maigrir et sans cacher leur désespoir de jamais y arriver, elle entreprend de les valoriser : elle montre un défilé de mode pour fortes tailles où se pavent de belles femmes très chics ; elle met l'accent sur le *sex-appeal* de madame Thibodeau, etc. Cette intention culmine dans la finale du film : Vovonne, qui a gagné 5 000 \$ au casino, invite « toute la gang » au restaurant chinois, où la serveuse est nulle autre que la snob et filiforme madame Touchette (jouée par une Renée Claude suprêmement hautaine), celle-là même qui ne daigne jamais leur adresser la parole dans la salle d'attente. Double revanche, donc, de ces fort sympathiques écorchées, souffrantes dans leur corps (la seule qui n'est pas obèse est défigurée par l'eczéma), mais habitées ici d'un puissant amour de la vie.

Dans le roman, une mesquinerie rampante, réaction « naturelle » à l'ignorance (se sol-

dant par le racisme ou l'homophobie) et à l'amertume (attisant la jalousie), marquent les rapports entre Laura et ses prétendues amies. L'intolérance ou tout bêtement l'incapacité de compatir à plus grand malheur que le sien étouffait toute amitié réelle. Chez Filiatrault, tout cela a disparu, et la solidarité féminine règne ; elles ont entre elles des gestes attentifs et tendres. Certes, elles s'asticotent un peu, se crachent quelques insultes et peuvent même s'engueuler vertement. Mais elles ont tôt fait de se réconcilier, et on comprend non seulement qu'elles s'aiment bien, mais qu'elles représentent beaucoup les unes pour les autres puisqu'elles ne trouvent à la maison que mari alcoolique, colérique, infidèle... et solitude.

On sait que Denise Filiatrault a contribué à la naissance scénique de Michel Tremblay : elle était de la première lecture publique des *Belles-Sœurs*, et c'est elle qui les a défendues d'arrache-pied auprès de la direction du Rideau Vert. (Comment, d'ailleurs, ne pas voir dans la scène où Vovonne remporte le gros lot dans une machine à sous au casino, scène créée par la réalisatrice, un clin d'œil à Germaine Lauzon, qui avait gagné, elle aussi : devant l'avalanche de pièces, elle s'écrie : « J'ai gagné ! J'ai gagné le jackpot, venez m'aidez ! Venez m'aider ! » Et tout le monde autour, des inconnus, de remplir les gobelets... sans piquer un seul dollar, laissant à Vovonne la jouissance de sa victoire.) On sait aussi que Denise Filiatrault a créé et interprété par la suite un grand nombre de personnages de Tremblay. Sa façon de leur rendre hommage, à tous ces personnages de femmes, à travers la *gang* de Laura Cadieux ? Mettre un baume sur leur misère et leur organiser un beau gros *party*. Elles ne s'en porteront pas plus mal. **J**

4. Michel Tremblay, *C't' à ton tour, Laura Cadieux*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 26.